

Préface. Adrienne Mayor. Les Amazones. La Découverte, 2017, pp.7-19.

Violaine Sebillotte Cuchet

▶ **To cite this version:**

Violaine Sebillotte Cuchet. Préface. Adrienne Mayor. Les Amazones. La Découverte, 2017, pp.7-19. . 2017. halshs-01584901

HAL Id: halshs-01584901
https://shs.hal.science/halshs-01584901

Submitted on 10 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

V. Sebillotte Cuchet, préface au livre d'Adrienne Mayor, *Les Amazones*, Paris, La Découverte, 2017 (traduction par Philippe Pignarre), p. 7-19.

Inscrites dans le monde fabuleux ressuscité par les poètes, les peintres de vases et les sculpteurs de pierre, elles appartiennent à un seul peuple, celui des Amazones (Ἀμαζόνες). Personnages de fiction dont le nom apparaît pour la première fois dans l'*Iliade*, probablement au VIIIe siècle avant notre ère, les Amazones sont toujours et uniquement des femmes. Dans le célèbre poème homérique, leur nom est suivi d'un adjectif de genre féminin : elles sont déclarées *antianeirai*, ce qui signifie « équivalentes aux héros »[1]. Les *andres* (épique : *aneres*) auxquels les Amazones sont comparées désignent alors non pas les hommes au sens d'individus mâles mais les guerriers dignes de ce nom, ceux qui se battent d'une belle manière et que par convention nous appelons « héros ». Il s'agit d'Achille et de ses compagnons, d'Héraclès ou de Thésée, toujours des protagonistes de guerres légendaires dont la plus fameuse est la guerre de Troie. Dans la tradition ancienne de l'épopée grecque, les Amazones ont combattu parfois contre les guerriers, parfois à leurs côtés. Dans ces histoires, il n'est jamais question d'opposer la moitié mâle de l'humanité à la moitié femelle. Il s'agit d'évoquer, pour une humanité désormais tenue à distance du monde divin, l'extraordinaire du monde héroïque d'antan.

Hier ou aujourd'hui, ici ou ailleurs, que l'on soit ou non un érudit, la même lancinante question a traversé les siècles : les Amazones ont-elles existé ? Si oui, où et comment ont-elles vécu ? Bien que les Amazones aient appartenu au monde des héros, qui est aussi celui de créatures totalement improbables – Centaures, Méduses, griffons ou sphinges –, l'ancienne existence des Amazones n'était pas mise en doute, du moins en général. Par ailleurs, elles exerçaient toujours leur puissance – comme la plupart des héros et héroïnes – dans des cultes pieusement rendus par les Grecs.

Cependant, dès ces temps anciens, la distinction était faite entre les Amazones mythiques de la fiction poétique et les femmes vivant à l'époque historique (c'est-à dire après la légendaire guerre de Troie) et qui, pour une raison ou une autre, revêtaient les armes de la guerre. C'est ainsi qu'Hérodote et Hippocrate, au Ve siècle avant notre ère, voyaient dans le peuple scythe installé au Nord de la mer Noire les descendants des Amazones et retrouvaient, plus particulièrement parmi les Sauromates, la tradition guerrière de leurs martiales aïeules. Bien sûr, les antiques Amazones avaient été vaincues par les Grecs. Achille avait planté son glaive dans la gorge de leur reine Penthésilée, Héraclès dénoué la ceinture d'Hippolyte, Thésée séduit la belle Antiope, Bellérophon repoussé les guerrières de Lycie et les Athéniens chassé les féroces Amazones venus camper aux portes de leur ville. Malgré tous ces exploits passés et malgré la défaite finale des guerrières légendaires, les Amazones – ou plutôt leurs filles – continuaient leur mode vie, aux limites du monde civilisé : la persistance de leur singularité était constatée, par Hérodote ou Hippocrate et, des années plus tard, par d'autres ethnographes, voyageurs ou conquérants. De même que les Grecs descendaient eux-mêmes des héros et des dieux, voire des arbres et des fleuves, les femmes combattantes rencontrées devaient évidemment descendre des Amazones épiques. Ainsi, Alexandre rencontra et aima Thalestris et Aurélien exhiba lors de son triomphe romain et aux côtés de Zénobie la reine de Palmyre déchue, une dizaine d'Amazones[2]. Les Anciens considéraient que les guerrières qu'ils pouvaient encore rencontrer chez d'autres peuples, parce qu'elles ressemblaient aux Amazones épiques, pouvaient être désignées – par métaphore dirions-nous – du même nom.

Dans les enquêtes modernes sur les Amazones, deux options ont ainsi toujours coexisté : prouver l'origine historique des Amazones antiques afin de soutenir leur existence réelle au temps des Grecs anciens (voire également au temps des Grecs de l'épopée) ou enquêter sur le phénomène plus large des femmes guerrières que, par extension, la plupart désignent du nom générique d'Amazones. Le livre d'Adrienne Mayor explore avec un souffle particulièrement

[1] Homère, *Iliade* III, 189 ; VI, 186 ; Josine H. Blok, *The Early Amazons. Modern and Ancient Perspectives on a Persistent Myth*, Leyden, New-York, Cologne, 1995, p. 169-170 et 221.

[2] Hérodote IV, 110-117 ; Plutarque, *Vie de Thésée* XXVI-XXVIII ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* II, 45 ; III, 52-55 ; XVII, 77.1-3 ; *Histoire Auguste*, *Vie d'Aurélien*, XXXIV (« de Amazonum genere »).

puissant l'une et l'autre de ces options. Il appartient au lecteur d'en suivre l'aventure et d'en découvrir les incontestables surprises comme d'en déjouer les nombreux pièges.

Dès l'Antiquité, les propositions ingénieuses n'ont pas manqué pour expliquer le fonctionnement du peuple mythique des Amazones, pour leur donner, en bref, une existence réelle (autrement dit plus incarnée que celle qui leur était conférée par les cultes). Pour ceux qui s'interrogeaient sur leur génération et leur mode de vie, il fallait combler les vides de la fiction poétique. Pour expliquer qu'un peuple de femmes put avoir existé, certains ont décrit comment elles s'unissaient aux vaincus de leurs expéditions. Par la mutilation de leurs nouveau-nés mâles, elles les rendaient, disaient-ils, incapables de combattre et dévouaient ainsi leurs garçons aux tâches domestiques. La tentative de donner du réalisme à ces figures épiques s'est poursuivie sans relâche et Adrienne Mayor cite en particulier la thèse décisive de Pierre Petit, en 1685, entièrement consacrée à une telle démonstration[3]. Dans cette perspective, l'hypothèse fondamentale est que les récits épiques et les descriptions artistiques produites par peintres, sculpteurs et potiers, conservent la trace d'une réalité originelle et historique que l'enquête peut restituer. Les récits mythiques constitueraient en quelque sorte la mémoire des temps anciens. Ils diraient le vrai du passé. C'est ce que l'on peut désigner comme la tentation historiciste.

Une telle attitude ne tient évidemment pas compte ni du régime spécifique que la fiction narrative et artistique entretient avec le réel ni du régime de croyance aux mythes qui fut celui des Grecs anciens. Qu'Hérodote puisse dire que les Sauromates scythes descendent des Amazones, cela s'explique. Le mythe a une vertu étiologique lorsqu'il permet d'expliquer une situation présente et vérifiable, en l'occurrence le fait que chez les Sauromates les femmes peuvent effectivement porter le pantalon, monter à cheval voire même, avant leur mariage, participer à la guerre. À ce titre, Hérodote ne met pas en doute que le mythe des Amazones relate une vérité : les Amazones ont existé, elles sont les aïeules des Sauromates. De même, la guerre de Troie a existé et les rois spartiates descendent d'Héraclès. De même les divinités, du haut de l'Olympe, gouvernent les actes des mortels. Comment les poètes, inspirés par les dieux, pourraient-il raconter autre chose que le vrai ? La croyance en la réalité des Amazones antiques relève d'un registre de vérité spécifique, celui qui découle de l'autorité de l'énonciation poétique[4]. Rappelons qu'en grec est « vrai » (*a-lêthes*) ce qui n'est pas oublié. Inspirés par les Muses, les poètes sont précisément là pour chanter des exploits qui ne doivent être oubliés.

Les Amazones étaient donc situées par les Grecs dans un passé mémoriel et leurs filles se trouvaient partout où le monde était moins civilisé, plus étrange, plus fascinant et plus merveilleux. Ces mondes-là, moins connus restaient en quelque sorte placés à distance, dans une altérité spatiale rassurante qui ne manquait pas d'être soulignée par ceux qui cherchaient à renforcer leurs propres marqueurs identitaires. Les Amazones n'étaient-elles pas devenues, à une époque où les Grecs s'opposaient à leurs voisins perses, des Barbares ?[5] Après la région de la mer d'Azov, la Lycie micrasiatique et la Libye du Maghreb, des localisations habituelles pour les Anciens, les voyageurs portugais du XVI^e^ siècle rencontrèrent les Amazones au Congo avant que d'autres ne les découvrent en Amérique ou en Perse[6]. À chaque fois c'est une relative méconnaissance des sociétés décrites, conjuguée à l'envie de marquer les distances, qui a facilité leur identification avec les figures du mythe.

Bien entendu, pour un Occidental du XXI^e^ siècle, la vérité exige d'autres cautions que celle de la mémoire, d'autres cautions que celles fournies par les poètes, fussent-ils inspirés par les dieux. Comme les narrations mythiques sont truffées d'actes et de figures aussi extraordinaires

---

[3] Pierre Petit, *De Amazonibus dissertatio*, Paris, Andreae Cromoisy, 1685, infra p..

[4] Sur les modalités du croire dans l'Antiquité, voir Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes* ? [1983], Paris, Le Seuil, 1992, p. 59 et 67 notamment. Récemment : D. Kalifa (dir.), *Les historiens croient-ils aux mythes* ? Paris, Publications de la Sorbonne, 2016.

[5] François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'Autre*, Paris, 1980 ; Jeannie Carlier-Détienne, « Les Amazones font la guerre et l'amour », *L'Ethnographie* XXVI, 81-82, 1980, p. 11-33.

[6] Sylvie Steinberg, in G. Leduc (dir.), *Réalité et représentations des Amazones*, L'Harmattan, Paris, 2008, p. 13-21, en particulier p. 15.

qu'invraisemblables, c'est par l'identification des noyaux durs, ces supposées pépites de réel qui seraient incrustés dans le merveilleux du tissu poétique, que l'interprète est guidé vers la recherche de la vérité du mythe, une vérité dont l'autorité sera, cette fois, déclarée scientifique et indépendante de la mémoire. Telle est la route qu'emprunte une partie de ce livre qui souhaite explorer « la réalité cachée derrière les récits » (prologue p. 12).

Pour éviter les embûches, rappelons un élémentaire principe de précaution : en faisant coïncider descriptions mythiques et observations réelles, une telle méthode court souvent le risque de l'arbitraire et, par conséquent, du hasardeux. Ainsi, au début du XIXe siècle, G. Friedrich Creuzer (1771-1858) avait développé une théorie savante à partir d'une remarque isolée de Pausanias. Puisque le célèbre voyageur du IIe siècle de notre ère reliait les Amazones au culte d'Artémis à Ephèse[7], Creuzer cru pouvoir affirmer que les antiques héroïnes étaient des prostituées sacrées dédiées à la déesse, une déesse décrite comme orientale. Un autre savant, Karl Otfried Müller (1797-1840), reprenait la thèse de Creuzer pour transformer les Amazones en parfait contre-exemple des Doriens, ces héros hellènes de la Grèce centrale et du Péloponnèse, qui, chez lui, étaient porteurs de l'esprit indo-européen, lequel serait venu, au début du 1er millénaire, revitaliser une Grèce amollie par la civilisation égéo-mycénienne du 2ème millénaire. Après Creuzer et Müller, Johann Jakob Bachofen (1815–1887) associait les Amazones à la période dite de l'hétairisme, un stade situé à l'origine de l'humanité, avant l'antique matriarcat et avant le triomphe du patriarcat moderne qui permit à l'ordre des pères de s'imposer[8]. Un avatar indirect de l'hypothèse de Creuzer a par ailleurs été la thèse hittite défendue pour la première fois en 1911, puis reprise dans les années 1970[9]. Le terme « amazone » viendrait de l'iranien **ha-mazan* (guerrier), une étymologie qui autoriserait l'insertion des Amazones dans la « vraie » histoire : elles auraient combattu les Grecs, vers 1200 avant n. è, au moment de la chute de l'empire hittite[10].

Il est absolument fascinant de voir à quel point ces interprétations successives s'enchaînent les unes après les autres, confondant interprétations d'une phrase isolée de son contexte (« ce sanctuaire [l'Artémision d'Ephèse, voir ici note 7], c'était des Amazones qui l'avaient fondé lors de leur campagne contre Athènes et Thésée ») et conclusions assurées. Les recherches du XXe siècle ont désormais montré que la prostitution sacrée était un pur fantasme produit par des savants du XIXe siècle, que l'Asie des Grecs a été qualifiée d'orientale par ceux qui furent fascinés par l'orientalisme, que l'esprit indo-européen est l'enfant imaginaire de l'ingéniosité de quelques linguistes prolongée par des idéologues fascisants et que le matriarcat est un

---

[7] G. Friedrich Creuzer, *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen*, 4 vols. Leipzig, Darmstadt, 1810-1812, 2ème édition révisée: 1819-1821. Pausanias (VII, 2, 7) cite le témoignage de Pindare, qui serait ainsi, au début du Ve siècle avant notre ère, le premier auteur antique à faire cette mise en relation. Pindare « prétendait », écrit Pausanias, « que ce sanctuaire, c'était des Amazones qui l'avaient fondé lors de leur campagne contre Athènes et Thésée ». Pausanias corrige aussitôt Pindare en ajoutant : « Ces femmes, venues du Thermôdon, offrirent un sacrifice aussi, à cette époque à la déesse d'Ephèse, puisqu'en vérité elles connaissaient le sanctuaire de longue date, pour y être venues en suppliantes, lorsqu'elles échappèrent à Héraclès, et aussi à Dionysos, en des temps encore plus reculés. Ce n'est donc certainement pas une fondation des Amazones... ».

[8] Karl Otfried Müller, *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie. Mit einer antikritische Zugabe*, Göttingen, 1825 ; Johann Jakob Bachofen, *Das Mutterrechecht*, Bâle, 1861, traduit par Étienne Barilier: *Le Droit Maternel*. *Recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique,* Paris, éd. L'Age d'Homme, 1996. Les Amazones sont celles qui font passer, violemment, de l'hétairisme originel (un état sans famille et sans ordre où chacun s'accouple librement à n'importe quel partenaire) au stade de Déméter (l'état de domestication de la femme fertile par la sexualité de reproduction).

[9] Iaroslav Lebedynski*, Les Amazones. Mythe et réalité des femmes guerrières chez les anciens nomades de la steppe*, Paris, 2009, p. 15 citant la thèse de W. Leonhard, *Hettiter und Amazonen, die griechische Tradition über di Chatti und ein Versuch zu ihrer historischen Verwertung*, Leipzig, B. G. Teubner, 1911.

[10] Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* [1968], Paris, Klincksieck, 1999, *s.v.* Ἀμαζόνες. Pour l'ensemble de l'historiographie sur les Amazones : J. H. Blok, *The Early Amazons. Modern and Ancient Perspectives on a Persistent Myth*, Leyde-New-York-Cologne, 1995.

mythe moderne qui servit – qu'on soit d'accord ou non - autant les défenseurs du patriarcat que les féministes[11].

Il est également absolument fascinant de voir comme ces différentes interprétations reposent sur un commun désir de faire coïncider les récits poétiques avec des événements historiques ou, plus ambitieux encore, de dévoiler les origines du temps, celui d'une humanité qui évoluerait de manière unilinéaire. De ce point de vue, on conviendra que les Amazones ne sont plus ce qu'elles étaient, le fruit des esprits inspirés des poètes grecs antiques, mais qu'elles sont devenues la construction d'esprits savants puisant dans le passé des ressources pour inventer son avenir. Si les Amazones ont bien existé, voudront-elles, un jour, prendre leur revanche sur les vainqueurs de l'Histoire occidentale, c'est-à-dire « nous » ? Au contraire, annoncent-elles un futur enviable pour toutes les dominées ?

Poursuivons le débat en mentionnant désormais les objections majeures qui ont été apportées à la tentation historiciste de la lecture du mythe des Amazones. Selon Palaiphatos, un érudit de l'Antiquité grecque qui ne mettait pas en cause l'existence des Amazones mythiques, les Grecs se trompent sur la nature de ce peuple. Il s'agissait nécessairement de combattants masculins – autrement dit des hommes déguisés en femmes - car, précise-t-il, il est absolument impossible de croire en l'existence de femmes guerrières[12]. Plus radical car beaucoup plus sceptique, Strabon, au début de notre ère, l'affirme : l'existence du peuple des Amazones est impossible, tout simplement parce que personne n'a jamais vu un peuple composé uniquement de femmes (comment aurait-il pu se reproduire ?). Par ailleurs, ajoute-t-il, des femmes ne sauraient dominer militairement des hommes[13] :

> « Quand il s'agit des Amazones, on énonce pour le temps présent les mêmes récits fantastiques et impossibles à croire que ceux des temps antiques. Qui croira en effet, qu'une armée, une cité, un peuple de femmes puissent jamais se constituer durablement sans hommes ? Et non seulement se constituer, mais encore procéder à des incursions en territoire étranger ? Et non seulement subjuguer des peuples immédiatement voisins, au point d'avancer même jusqu'à ce qui est aujourd'hui l'Ionie, mais encore lancer une expédition militaire par-dessus la mer jusqu'en Attique ? N'est-ce pas tout comme si l'on disait que les hommes d'autrefois étaient des femmes et les femmes des hommes ? »

L'argument est un classique de la littérature antique et moderne. Il se veut imparable : la faible nature de la femme ne permet pas de concevoir l'existence d'Amazones. Cette fois, ce sont des présupposés de genre, autrement dit des stéréotypes sexués, qui orientent les conclusions.

Adrienne Mayor a donc bien raison de tenter l'aventure. L'enquête sur les femmes combattantes, que l'on pourra par extension désigner comme les filles des Amazones, deuxième option ouverte à partir de la lecture du mythe des Amazones, mérite d'être poursuivie, y compris si l'on croit – malgré Adrienne Mayor - que les Amazones des poètes et des peintres de la Grèce antique n'ont pas eu d'autre existence que fictionnelle.

Sans doute peut-on prouver l'existence de femmes guerrières dès l'Antiquité, en région hellène ou ailleurs. Il y va cette fois de la conception que l'on se fait des hommes et des femmes pour l'ensemble de l'humanité, passée et future. Alors, oui, suivons la trace de l'archéologue Mikhaïl Ivanovitch Rostovtseff (1870-1952) qui, s'appuyant sur des observations ethnographiques et des traditions locales slaves, identifie les Amazones épiques dans la région de la mer d'Azov[14]. Les fouilles entreprises depuis la fin des années 1990 dans les régions caucasiennes, notamment

---

[11] Tanja S. Scheer (ed), *Tempelprostitution im Altertum. Fakten und Fiktionen*, Verlag Antike, 2009 ; E. W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, 2005 (1978) ; Jean-Paul Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ? Le mythe d'origine de l'Occident*, 2014 ; Stella Georgoudi, « Bachofen, le matriarcat et le monde antique. Réflexions sur la création d'un mythe », dans P. Schmitt Pantel (dir.), *Histoire des femmes en occident* (Duby, G. et M. Perrot, ed.), I. *L 'Antiquité*, Plon, 1991, p. 477-491, n^elle éd. Perrin, coll. Tempus, 2002, p. 585-602.

[12] Palaiphatos, fr. 32, éd. Festa, Teubner [1902], *Mythographi Graeci*, « Peri Amazonoon ». Josine Blok , *op. cit*., p. 30-31.

[13] Strabon XI, 5, 3 (éd. et trad. F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1975).

[14] M. I. Rostovtseff, *Iranians and Greeks in south Russia*, Oxford, 1922.

dans les kourganes, confirment l'hypothèse : la steppe était habitée, depuis la fin de l'âge du Bronze jusqu'à l'empire romain au moins, par des peuples de cavaliers où femmes et hommes participaient de la même manière à la chasse et aux combats. La technologie la plus récente (analyse d'ADN) permet de vaincre les dernières résistances : certains des défunts porteurs de blessures de guerre et enterrés avec leurs armes étaient des femmes. Des études réalisées en 2003 sur la peau de momies gelées des monts Altaï ont permis par ailleurs de visualiser de magnifiques tatouages de cerfs et léopards entrelacés qui rappellent à la fois les costumes des ménades, les tatouages des Thraces et la bigarrure des costumes d'Amazones peints par les artistes grecs.

Adrienne Mayor rappelle ces faits avec brio, ces sépultures de guerrières de Russie et d'Ukraine sont édifiantes. Faudra-t-il cependant rappeler, pour ne pas céder à la tentation de priver le mythe de sa part d'imaginaire, que les sépultures féminines avec dépôts d'armes trouvées dans le Nord Est de la Mer Noire (surtout entre le Don et la Volga) dès le VI^e^ siècle avant notre ère, ne concernent que 20% (au maximum) des tombes féminines du contexte historique étudié ? Il y eut bien des femmes guerrières dans la région du Don dès le VI^e^ siècle[15], mais celles-ci accompagnaient des hommes et constituaient une « classe », déterminée par un statut social et un âge particuliers. Si ce n'était pas des Amazones, au sens épique, il s'agissait bien, en revanche, de femmes guerrières. Une fois que le fil est tenu, et bien tenu, il suffit de le dérouler. On découvrira alors avec enthousiasme, au fil des pages de ce livre, des femmes combattantes en Asie centrale, en Inde, en Chine : cavalières, guerrières, elles furent aussi des victorieuses, toujours à leur place dans leur fonction. Après l'Artémise d'Hérodote, l'Hypsikrateia de Mithridate, et en passant par Tomyris, Thalestris et Teuta, Adrienne Mayor enrichit le tableau et élargit l'horizon grâce aux ressources de l'ethnographie, de la linguistique et du folklore. Le cycle épique du héros kirghiz Manas, où brille la cavalière Kyz Saikal, rappelle le cycle Penthésilée/Achille. Quant à la jolie Mulan, dont le nom signifie « magnolia » en chinois, elle ne déguisait pas seulement son sexe lorsqu'elle s'enrôlait dans les armées de l'empereur, mais également son ethnicité puisque, comme le déclare Adrienne Mayor, son nom signifie « cerf » en langue caucasienne : Mulan était, en réalité, une Amazone originaire des steppes. Oui, des Amazones – et il faut entendre le terme dans le sens générique de « femmes guerrières » - ont existé.

Le lecteur trouvera dans ce livre un tableau édifiant qui décrit des sociétés plus riches, contrastées et inventives que les discours dominants – bien souvent aveuglés par des présupposés de genre, il faut le rappeler – le laissent encore penser. Des femmes guerrières ont partout été présentes, de la Chine à la Grande Bretagne mais aussi, en Afrique noire et dans les Amériques comme dans notre Occident finalement pas si bien connu[16]. Le comparatisme, utilisé non pas pour réduire les variations mais pour souligner la diversité des possibles, est un bon argument pour souligner l'absurdité de la thèse selon laquelle les femmes n'ont jamais eu accès aux armes en raison d'un rapport spécifique qu'elles entretiendraient avec le sang qui coule[17].

Adrienne Mayor y entraîne le lecteur de manière plus que convaincante, animée qu'elle est d'une insatiable curiosité scientifique. Comment l'imagination humaine se développe-t-elle, en général ? À partir de quelles observations ? Adrienne Mayor n'est pas novice en la matière. Chercheuse dans la prestigieuse université californienne de Stanford, elle est connue aux États-Unis pour ses enquêtes sur les fossiles antiques qu'elle considère comme des sources d'inspiration pour le développement du bestiaire mythique des Grecs, depuis les griffons jusqu'aux dragons gardiens de sources ou de territoires. Elle est également connue pour ses

---

[15] David Asheri, Alan Llyod, Aldo Corcella, dans O. Murray et A. Moreno (éd.), *A Commentary on Herodotus*. Books 1-4, Oxford, 2007, p. 594-595 et 658-659.

[16] Sylvie Steinberg, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001.

[17] Une thèse développée par Françoise Héritier, *Masculin/Féminin, La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob 1996 et *Masculin-Féminin* 2, *Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob 2002. Pour discussion, Anne-Marie Sohn, « Françoise Héritier entre invariants et nostalgie du passé », *Mouvements* n°12 (nov-déc. 2000), p. 101-110 et le dossier (*En)quêtes de genre* de *Sociétés & Représentations* 2007/2 (n°24).

travaux sur les poisons, « armes chimiques » de l'Antiquité, savamment mis à profit par les Anciens, Grecs et Romains, mais également Indiens, Africains ou Chinois. Le plus séduisant dans ces parcours comparatistes et interdisciplinaires où nous entraîne Adrienne Mayor, ce sont les entrelacements qu'elle sait nouer entre le vocabulaire poétique des mythes et les plus sophistiquées des découvertes scientifiques actuelles. Le lecteur, même spécialiste, ne peut manquer d'être emporté par cette écriture à la fois simple et savante, stimulante et extrêmement originale.

Adrienne Mayor a donc raison, le modèle de l'épouse recluse dans sa maison, affectée à des tâches domestiques tandis que son mari vaque aux affaires publiques est à revoir. Il est à revoir dans la perspective d'une histoire globale, celle pour laquelle ce livre ouvre tant de pistes, mais également, et cette fois le lecteur est invité à prolonger la lecture, dans la perspective d'une histoire des normes de genre. Ici le chantier de l'*Encyclopédie amazonique* ouvert par Adrienne Mayor produit un singulier écho. Le chantier atteste les diverses attitudes sociales face au phénomène de la femme combattante, certes. Mais il atteste plus généralement, les diverses attitudes des sociétés historiques à l'égard de la distinction de sexe. Au-delà de l'enquête sur les Amazones et leurs filles présumées, c'est donc la question du genre qui est posée. Le genre, en proposant de lire les corps comme des lieux investis de significations sociales historiquement situées, modifie radicalement notre rapport au sexe, à la nature et à la sexualité. Il constitue une manière de voir émancipatrice en libérant les individus de nombreuses déterminations sociales qui peuvent se révéler psychologiquement extrêmement contraignantes[18]. Il suggère que la polarité femme/homme est le résultat d'élaborations intellectuelles et scientifiques aussi sophistiquées et potentiellement dévastatrices que le fut la classification raciale élaborée au XVIII^{e} et au XIX^{e}. En dénaturalisant les catégories de sexe, l'outil d'interprétation qu'est le genre, constitue peut être la plus grande révolution intellectuelle, sociale et politique de notre époque. Il permet aujourd'hui de relire notre Histoire avec un regard neuf et, en particulier, de réévaluer la place prise par la polarité femme/homme (ce que nous appelons la distinction de sexe) dans l'Antiquité.

Les Amazones représentaient-elles vraiment le contre-modèle féminin, la projection fantasmée du danger potentiel que constitue toute femme dans la cité ? Exclues de la sphère politique, faut-il penser que les femmes libres (il faut noter que les esclaves ne sont jamais incluses dans le raisonnement) menaçaient la stabilité sociale par leur potentielle insoumission ? Athènes serait-elle toujours du côté de l'Athéna du Parthénon, déesse vierge dévouée à l'ordre de son père Zeus et qui soutient ceux qui combattent contre les Géants, les Troyens, les Centaures ou les Amazones[19] ? Que dire de ces périodes de crise, guerres civiles ou perte de la majeure partie des hoplites suite à une défaite militaire, lors desquelles des citoyennes pouvaient prendre les armes et en être félicitées ? Elles contribuaient alors au salut de la cité. Dans un autre cadre, celui des cités dominées par des dynasties locales, les recherches actuelles décrivent des femmes adultes et libres au premier plan, y compris à la guerre, comme le seront plus tard les reines des monarchies hellénistiques[20]. C'est cette réalité, même rare, qui n'a cessé d'être discutée[21], rappelant ainsi que, dans l'Antiquité, la différence de sexe était perçue de manière variable et hormis dans la rhétorique normative stéréotypée ou dans les traités focalisés sur le phénomène de la génération, l'humanité n'était pas pensée divisée en deux moitiés égales et complémentaires, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Dans les organisations sociales, la division fondamentale opposait les libres aux non-libres. Les individus n'étaient donc pas

[18] Pour une introduction dans le domaine de l'étude de l'Antiquité, voir Sandra Boehringer & Violaine Sebillotte Cuchet (dir.), *Hommes et femmes dans l'Antiquité grecque et romaine. Le genre : méthode et documents*, Paris, 2011 et Sandra Boehringer, *L'Homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2007.

[19] William M. B. Tyrell, *Amazons. A Study in Athenian Mythmaking*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1984, en part. p. 19-20.

[20] Voir les contributions réunies dans Jacqueline Fabre-Serris, Alison Keith, *Women and War in Antiquity*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2015.

[21] Voir Deborah Gera, D., *Warrior Women. The Anonymous* Tractatus De Mulieribus, Leiden, New-York and Köln, 1997.

d'abord perçus selon leur sexe mais, le plus souvent, selon leur statut, leur âge et leur fonction sociale : les libres s'opposaient aux esclaves, les héros et héroïnes aux non-héros et aux non-héroïnes ; Grecs et Grecques aux Barbares; défenseurs de la cité (surtout des hommes et quelques femmes, parfois) aux ennemis de la cité (surtout des hommes et quelques femmes, parfois) ; etc. Dans cette perspective, les Amazones deviennent un formidable objet d'étude. Non pas pour savoir si, telles que décrites dans les épopées et représentées sur les vases et les temples grecs, elles ont ou non existé dans l'Antiquité mais pour rendre compte de l'attitude des sociétés humaines, dont la nôtre, à l'égard de la distinction de sexe.

Reste la question intime que chacun se pose sans doute : pourquoi, aujourd'hui, sommes-nous encore intéressés par les Amazones ? Qu'est-ce que leur mythe produit en nous ? De quelle émotion nous saisit-il ? Il est probable qu'un des secrets de l'enchantement réside dans ses silences, c'est-à-dire dans l'incertitude et la liberté laissée à notre imagination. Le mythe témoigne, pour cette raison, de la complexité de la réalité. Son type de fiction est reconnaissable à son casting de stars (personnages merveilleux et divins) et à son référentiel temporel (lieux et temps de l'origine). Certes on ne fait pas du cinéma à partir de rien et les romans comme les poèmes décrivent, avec leur langue et leur imaginaire, des scènes et des personnages qui mêlent identification et évasion, reconnaissance et découverte. Quant au réel, nul ne doutera qu'il est doté d'une merveilleuse capacité à intégrer l'irréel à l'action, sinon comment innoverait-on ? Qui peut alors prétendre tracer les limites du réel et de l'imaginaire ? Qui serait capable d'isoler ces deux aspects de l'expérience humaine ?

Il est probable enfin qu'un aspect du mystère des Amazones réside dans la force érotique du mythe. La femme combattante est la femme fatale par excellence. Elle n'hésite pas à tuer celui en qui elle voit son amant, son égal. Son arme est autant la guerre que l'attraction érotique qu'elle suscite sans jamais l'ignorer. Penthésilée, la reine de Amazones expire sous la lance d'Achille, le meilleur des Achéens, et plonge son regard dans celui du héros immédiatement touché par la détresse d'avoir mis à mort l'objet de son désir. La fluidité érotique qui circule dans les regards échangés par Penthésilée et Achille a été immortalisée dès le V^{e} siècle avant notre ère, bien avant une exploitation cinématographique ou picturale qui depuis n'a jamais cessé. Personnellement je parierais, pour nous comme pour les Grecs, qu'il n'ait pas été nécessaire que Penthésilée fût une femme et Achille un homme pour que la force divine d'Erôs rompe ainsi les membres des mortels[22]. L'Amazone qui dit la guerre possible, dit aussi l'indépendance, la liberté et l'énergie divine. Quels autres corps que ceux de femmes pouvaient mieux illustrer le caractère extraordinaire de ce type d'existence, elles qui, dans les sociétés qui ont produit les Amazones, l'incarnaient si rarement ?

[22] Claude Calame, *L'Éros dans la Grèce antique*, Paris, Belin, 1996.